

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RES&ID_NUMPUBLIE=RES_118&ID_ARTICLE=RES_118_0095

De l'art (et du coût) d'éviter la politique. La démocratie du talk-show version française (ardisson, drucker, fogiel)

par Erik NEVEU

| Lavoisier | Réseaux

2003/2 - n° 118

ISSN 0751-7971 | pages 95 à 134

Pour citer cet article :

— Neveu E., De l'art (et du coût) d'éviter la politique. La démocratie du talk-show version française (ardisson, drucker, fogiel), Réseaux 2003/2, n° 118, p. 95-134.

Distribution électronique Cairn pour Lavoisier.

© Lavoisier. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DE L'ART (ET DU COÛT)
D'EVITER LA POLITIQUE

La démocratie du *talk-show* version française
(Ardisson, Drucker, Fogiel)

Erik NEVEU

Les difficultés des émissions politiques, les sollicitations contradictoires dont leurs responsables faisaient l'objet sont devenues particulièrement visibles depuis la fin des années 1980¹. Comme le montrent les données qu'Aurélien Le Foulgoc analyse dans ce numéro, la période correspondant grossièrement au septennat de Jacques Chirac marque une redéfinition en profondeur des modalités d'intervention du personnel politique à la télévision.

Trois évolutions centrales peuvent situer ces changements. La première tient à la disparition presque complète des grands rendez-vous politiques réguliers². *L'Heure de vérité*, doyenne des émissions avait disparu dès le début des années 1990. L'année 2000 a vu, avec le départ de Ruth Elkrief, la fin d'une série d'émissions politiques qui, de *Sept sur Sept* présenté par Anne Sinclair à *Public* par Michel Field, avaient occupé sur TF1 depuis 1983 le créneau stratégique du dimanche soir avant le journal télévisé. Etienne Mougeotte aurait jugé qu'un tel rendez-vous politique devenait désormais « trop ciblé pour une chaîne commerciale » et convenait davantage à un réseau thématique³. Seul *France Europe Express* de Christine Ockrent sur France 3⁴ conservait fin 2002 le statut d'un rendez-vous de débat régulier avec élus et responsables de partis. Le corollaire de cette première tendance réside dans un double processus de sanctuarisation : des émissions politiques spécifiques sont organisées dans la durée des grands rendez-vous électoraux, le journal télévisé de vingt heures apparaît dans l'intervalle de ces périodes comme la position de repli pour un élu voulant traiter de sujets politiques devant un auditoire non confidentiel. Les deux

1. Neveu, 1995.

2. Processus aussi visible à la radio avec la suppression à la rentrée 2000 du *Club de la presse* d'Europe n° 1, créée en 1976, et n'ayant plus qu'une moyenne de 300 000 auditeurs.

3. Propos rapportés par Ruth Elkrief, *Le Monde Télévision*, 14-15 mai 200, Entretien p. 5.

4. France 2 a lancé en novembre 2002 *Cent minutes pour convaincre* et revendiqué par la voix d'Olivier Mazerolles le statut de « chaîne du débat politique » (Entretien, *Le Monde*, 10 avril 2001, p. 20). Le prodigieux *turn-over* des émissions politiques télévisées depuis quinze ans incite à la plus grande prudence quant à voir là l'indice d'un processus de réinstitutionnalisation d'un espace de discussion de fond des choix politiques et de l'action étatique.

registres de sanctuarisation peuvent d'ailleurs se cumuler, comme le montre l'expérience des *Face à la Une* sur TF1 lors de la présidentielle de 1995, intégrant l'invitation de candidats ou de leurs porte-parole dans un dispositif de plateau spécifique qui prolongeait le JT du soir⁵.

L'évolution se lit enfin dans la bascule, hautement symbolique, qui s'observe en 2000 : la majorité des invitations de représentants politiques – hors JT – se réalise désormais dans le cadre d'émissions relevant du *talk-show* ou revendiquant une composante récréative. Le choix de Michel Drucker d'inviter, à partir de septembre 1999, des dirigeants politiques dans son magazine *Vivement dimanche* a constitué l'expression la plus frappante de ces changements. Ils ont trouvé une amplification dans la présence devenue régulière de responsables politiques au sein d'émissions de *talk-show* comme celles de Thierry Ardisson sur France 2, de Marc-Olivier Fogiel sur France 3, chez Karl Zero à Canal+, voire dans l'émission humoristique de Laurent Ruquier. Un repérage complet de ces versions françaises de *l'infotainment* en politique supposerait aussi de baliser l'offre des chaînes thématiques. Dans *La route* sur Canal Jimmy un duo imprévisible – qui peut intégrer des politiques⁶ – dialogue dans un 4X4 piloté par l'un d'eux, sur un thème proposé par les promoteurs de l'émission.

Ce sont à la fois la manière de mettre en scène et en question le personnel politique et la signification de cette montée de l'infotainment qu'il s'agit de questionner ici. On le fera à partir d'un échantillon d'une quinzaine d'émissions⁷ de Thierry Ardisson, Michel Drucker et Marc-Olivier Fogiel⁸

5. NEVEU, 1997. On verra aussi en septembre 2000 apparaître *Répondez-nous*, micro-émission d'une dizaine de minutes, en fin de JT du mardi soir sur TF1.

6. Roselyne Bachelot dialoguera ainsi en novembre 1999 avec l'humoriste écologiste Marc Jolivet... lui faisant écouter Iggy Pop, se livrant à des considérations sur la psychanalyse, la morphologie des pénis...

7. L'échantillon ne prétend à aucune impeccabilité représentative. Il a cherché à intégrer des porte-parole de l'ensemble des partis, réserve faite du Front National, ostracisé dans les trois programmes retenus. Il inclut José Bové et Jean-Marie Messier pour identifier éventuellement un mode de traitement spécifique de ces nouveaux acteurs de l'espace public. Il comprend huit épisodes de *Tout le monde en parle* qui ont donné lieu aux invitations de Jean-Marie Messier (16 décembre 2000), Jean Glavany (23 décembre 2000), Patrick Balkany (24 mars 2001), Michel Rocard (31 mars 2001), Patrick Braouezec (7 avril 2001), Alain Griotteray (28 avril 2001), Yves Contassot (5 mai 2001), Arnaud Montebourg (23 juin 2001). Quatre émissions de Michel Drucker ont été retenues : José Bové (octobre 2000), François Bayrou (5 novembre 2000) Alain Madelin (8 avril 2001), Robert Hue (6 mai 2001). Quatre émissions de M.O. Fogiel complètent l'ensemble Noël Mamère (13 octobre 2000), Nicolas Sarkozy (20 avril 2001), Daniel Cohn-Bendit (11 mai 2001) et Françoise de Panafieu (1^{er} juin 2001).

prises de la fin 2000 à l'été 2001, soit dans une période qui peut être considérée comme l'apogée (provisoire ?) de cette programmation, après qu'elle eut pris le pas sur les émissions politiques traditionnelles, avant que l'entrée dans la campagne présidentielle 2002 n'amène les responsables de chaîne, inquiets de devoir gérer une égalité de parole entre de nombreux candidats, à leur fermer les portes des programmes récréatifs. L'analyse se développera en trois temps. Un premier ensemble de développements s'emploiera à objectiver et mettre à plat le fonctionnement de ces programmes. Que s'y passe-t-il ? Quel en est le dispositif ? De quoi y parle-t-on ? Qui s'y risque... et y a-t-il d'ailleurs risque ? Autant de questions simples et essentielles, rarement traités dans les débats publics sur ces émissions. A partir de ces premières analyses une seconde partie tentera de rendre compte des justifications de ces programmes, avant de consacrer un ultime éclairage aux grilles de perception dépolitisantes qu'ils véhiculent.

METTRE EN IMAGES UNE POLITIQUE DISTRAYANTE

Les traits fédérateurs

Si l'on tente d'identifier dans la série actuelle des *talk-shows* invitant des politiques quelques traits communs, le parti pris de *décontraction* frappe immédiatement au regard de ce qu'étaient voici encore vingt ans les normes d'une émission politique. Toute une dimension de sacralisation et de dramatisation des rendez-vous politiques télévisés, que symbolisaient la séquence d'entrée dans le studio-ring sur fond tonitruant de bande son de James Bond dans « *L'Heure de vérité*⁹ », l'usage systématique des titres (« Monsieur le ministre ») et l'obligation de fait d'un vêtement masculin à base de costume-cravate.

8. La rubrique *Le point sur...* (p. 201-204) donne une description sommaire de ces programmes dont la lecture préalable peut-être utile à qui n'en est pas familier.

9. Une séquence assez similaire est bien observable dans *Tout le monde en parle* lorsque les invités passent de la coulisse au plateau. Mais le rituel en reconfigure la signification : plans fréquents de l'invité qui attend et semble se demander s'il doit entrer, entrées accompagnées de bande-son en forme de clin d'œil (*Si j'avais un marteau* pour le communiste Braouezec, *Allez hop, tout le monde à la campagne* pour le vert Contassot), présentation mutuelle des invités qui évoque plus la soirée mondaine que l'examen ou le débat.

Figure 1. Emission de Marc-Olivier Fogiel (*On ne peut pas plaire à tout le monde*, France 3, émission du 1^{er} juin 2001, réalisateur Philippe Lallemand)



23:43:29:06 (#1)



23:43:34:12 (#2)



23:45:10:14



23:45:32:19 (#5)



23:46:19:12 (#6)



00:20:30:01 (#7)



00:20:35:24 (#8)



00:24:20:09 (#9)

L'assouplissement des codes vestimentaires frappe au premier chef. S'il arrive que Michel Drucker arbore une cravate, ni lui, ni Ardisson ou Fogiel n'en portent durant les seize émissions de notre corpus. Le registre vestimentaire des animateurs joue du décontracté mais élégant : veste sport et chemise ou polo de couleurs douces pour Drucker, invariable combiné veste noire-polo noir pour Ardisson, veste noire ou blanche et chemise blanche au dernier bouton ouvert pour Fogiel dont la tenue se complète de chaussures de jogging bien visibles. Ce registre vestimentaire moins formel trouve son répondant chez les invités. La moitié d'entre eux ont abandonné la cravate¹⁰, la majorité ne porte plus le traditionnel costume veste-pantalon assortis. Ce relâchement contrôlé des marques de statut et de distance sociale s'inscrit dans le processus d'« informalisation », analysé par Elias et Wouters¹¹ à la fois comme une nouvelle étape du processus de civilisation et comme expression d'une « démocratisation fonctionnelle » où les écarts sociaux se réduisent et sont symboliquement euphémisés. Ce processus se lit encore bien dans les modes d'adresse. Le cas typique en est offert par Karl Zéro qui sollicite systématiquement le tutoiement de ses hôtes, et essuie peu de refus. De façon plus agressive, Laurent Baffie, associé aux émissions d'Ardisson, utilise un tutoiement forcé, non dénué d'une dimension de provocation – à l'égard de Michel Rocard par exemple. Dans les deux *talk-shows* nocturnes il n'est pas exceptionnel que les entretiens s'ouvrent par une brève séquence de négociation du mode d'adresse, dont l'enjeu minimal est l'abandon du formalisme des titres, éventuellement le passage au prénom. Jean Glavany est ainsi accueilli par Thierry Ardisson : « C'est le ministre de la vache folle voici Johnny alias Jean Glavany » [...] « Monsieur le Ministre.... Vous préférez Monsieur le ministre ou Johnny ? »... usage du prénom et du diminutif seront consentis. Il en va de même pour Nicolas Sarkozy sur le plateau d'*On ne peut pas plaire à tout le monde* : « On vous appelle comment ? Monsieur le Ministre, Monsieur le maire, Nicolas, Nico ? »... « Nicolas plutôt que Nico » répond le maire de Neuilly qui, dans une séquence d'échange tendue et ludique donnera ensuite du « Marco » à l'animateur. Chez Drucker pas de tutoiement, ni d'usage intensif du prénom, mais un vouvoiement sans marques de distances. La désacralisation de

10. L'échantillon de 16 invités n'intègre qu'une femme. Ne portent pas de cravate : Balkany, Cohn-Bendit, Hue, Madelin, Montebourg, ainsi que Bové et Messier.

11. Sur l'informalisation, comme étape du processus de civilisation marquée par un « relâchement contrôlé des contrôles » émotionnels et affectifs voir Wouters (1986, 1992). Sur son application au monde politique et à la gestion de leur image par les élus voir Neveu in Bonny, Neveu, de Queiroz 2003.

l'invité s'exprime encore chez Ardisson par l'obligation pour les invités de s'associer aux rituels comme la rotation des mains, bras levés à la verticale, qui doit accompagner un vieux jingle de la seconde chaîne.

A la fois code non écrit et effet des interactions, l'informalisation des échanges se traduit aussi par un relâchement de l'expression. Celle-ci peut se matérialiser dans l'hypocorrection de la syntaxe ou du vocabulaire. « Il est con... c'est vous le grand marin, je suis heureux de vous serrer la pogne ». [...] « Cela fait vingt ans que le truc est fait. J'ai soixante-dix ans, j'en ai pris plein la gueule... » (M Rocard). « J'suis d'accord pour moi une vache cela doit brouter de l'herbe. Point ! ... Y'en a d'autres à un moment ils se sont dits, cela pourrait bouffer de la viande. » [...] « J'étais limite "j'pisse dans mon froc" » (J. Glavany). « Rien de plus con qu'un groupe qui sucre la publicité à un journal » qui le critique, affirme Jean-Marie Messier. Noël Mamère souligne qu'être écologiste ne saurait le cantonner à s'occuper « du cul des oiseaux ». L'usage d'un vocabulaire relâché ou argotique n'est toutefois pas la règle. Si les invités parlent autrement que dans des émissions politiques traditionnelles c'est surtout parce que le cadrage des débats, les thèmes évoqués sollicitent plus le registre de l'émotion, du témoignage sur le privé et le vécu, placent comme hors-sujet l'évocation des dossiers qui introduiraient un vocabulaire ésotérique, la mobilisation de la statistique ou des mots en isme.

Cette donnée désigne une seconde tendance fédératrice : le refus ou la *marginalisation du discours politique*, au sens d'expression de projets ou de positionnement dans les luttes partisans. *Vivement dimanche* offre la version chimiquement pure de ce jeu d'invitation de politiques sous condition de refoulement du discours politique. Drucker l'énonce très clairement lors d'un entretien avec Daniel Schneidermann¹². Il souligne que l'idée de l'émission s'est décantée pour lui à l'occasion d'une fête marquant le cinquantenaire de *Paris-Match*. La relecture de vieux numéros du magazine montrant Mauroy en camping, Giscard en maillot de bain, Rocard faisant du planeur, le plaisir manifeste du personnel politique à côtoyer des artistes et vedettes diverses lors de cette fête, le sentiment d'une lassitude partagée des élus et du public pour le « circuit » des émissions radio-télévisées traditionnelles sont ainsi à l'origine des invitations de politiques le dimanche après-midi.

12. *Arrêt sur images*, La Cinq, 10 octobre 1999.

« J'suis pas entré en politique »

Daniel Schneidermann : « Quelle mouche vous a piqué d'entrer en politique » ?

Michel Drucker : « Oh vous savez j'suis pas entré en politique » [...] « J'ai senti depuis des années que les hommes politiques en ont un peu marre de faire la tournée¹³ » [...] « je m'suis dit pourquoi ne pas les faire parler d'autre chose... de ce qu'ils aiment »

DS : « L'idée c'est de les faire parler de tout sauf de la politique ? »

MD : « Exactement, Bien sur... même s'ils ont quelques tentations d'y revenir mais... Ce n'est pas non plus leur intérêt et cela ne m'intéresse pas... Ils ont d'autres émissions ».

[...]

DS : « Est-ce qu'on peut interviewer des hommes politiques comme on interroge des artistes ou des chanteurs ou des acteurs sans à un moment poser des questions qui fâchent ? »

MD : « Le postulat de départ c'est que cela ne m'intéresse pas d'entendre le langage de bois de l'homme politique... qu'il a employé dans les émissions politiques... Cela ne m'intéresse pas qu'il parle politique. » (Drucker évoque alors comme ce qui l'intéresse la cinéphilie de Seguin, la connaissance du football par Cohn-Bendit, l'expérience de pilote automobile de F3 de Douste-Blazy).

[...] MD : « Mais moi je fais une émission de divertissement et pas une émission politique »

De quoi peuvent alors parler des responsables politiques invités à laisser au vestiaire le discours politique ? Il faut distinguer un fonds de thèmes invariants, et des modes de cadrage et de questionnement propres à chacune des émissions.

13. Drucker évoque ici *Le grand jury*, *Le club de la presse*, Serge July sur FR3.

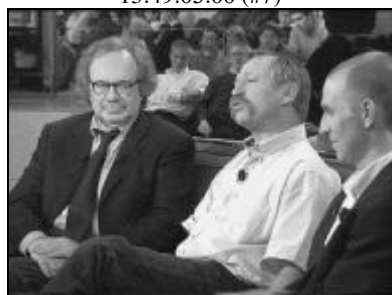
Figure 2. Emission de Michel Drucker (*Vivement dimanche*, France 2, émission du 4 mars 2001, réalisateur Dominique Colonna)



13:49:05:00 (#7)



14:00:45:15 (#8)



15:21:02:03 (#9)



19:29:19:00 (#10)



19:34:43:10 (#11)



19:36:38:24 (#13)



19:36:45:10 (#14)



19:37:24:22 (#17)

Le fond commun des échanges s'organise pour l'essentiel autour de trois thèmes. Il s'agit d'abord de la biographie de l'invité. Celle-ci ne sera pas d'abord cheminement vers la découverte d'une « cause », vers un engagement, mais davantage succession d'expériences ordinaires : enfance, vie de famille, études, entrée dans la vie active, épreuves traversées avec ou par des proches. La sollicitation autobiographique – centrale chez Drucker et Ardisson – appelle simultanément un second registre de discours : celui de l'expérience et des émotions. Occulter les responsabilités et fonctions de l'invité ne serait ni possible, ni même habile. Il ou elle pourra donc parler de son expérience de ministre ou de candidat. Il y sera invité, à condition de retranscrire dans le langage de l'émotion, d'une *bildung*-télévision ce qui peut ailleurs s'exprimer en défense de programmes, de politiques publiques, en affirmation de solidarités avec des groupes sociaux. François Bayrou fera ainsi un bref détour sur la difficulté de sa victoire sur le bégaiement, sur les bonheurs et les peines liées aux succès et à la mort d'un cheval de course élevé sur les terres familiales. Il ne manque pas de ponctuer d'un « de l'émotion brute », la fin d'un reportage recueillant les témoignages de ses ex-condisciples. Il est même possible de parler de joutes électorales, à condition de le faire en restituant la griserie des victoires, les sentiments ressentis à l'occupation d'un premier bureau ministériel, mais aussi l'amertume des défaites que Nicolas Sarkozy évoque quand il explique qu'il fit venir son fils à son QG, pour lui donner une leçon d'humilité, un soir de déroute aux Européennes. Les propos de José Bové sont centrés sur ses combats et engagements, mais régulièrement canalisés et recadrés dans une thématique de l'amour de sa terre ou de son métier, dans le portrait d'un caractère de lutteur et de trublion. La parole des invités politiques – voire leurs gestes lorsque Robert Hue est filmé dans un dojo en entraînement avec un champion d'Europe en titre – peut enfin s'exprimer autour de leurs goûts et hobbies. Cuisinier, jardinier, prestidigitateur, judoka, bricoleur, éleveur de chevaux, passionné de football, amoureux de la poésie capable de déclamer du Hugo, pilote de course... autant de passions et de talents de société que les invités sont invités à valoriser, à mettre en scène. Un travail consacré aux *Vivement dimanche* ayant reçu des invités politiques entre 1999 et 2001¹⁴ établit une statistique des thèmes abordés qui place en tête cinéma et théâtre (dix occurrences), puis la musique (sept occurrences), des causes humanitaires (six occurrences), puis bricolage-cuisine et sport (quatre occurrences chacun). Viennent enfin art (trois occurrences) et animaux (deux occurrences).

14. GUYONVARCH, 2002.

Corrélativement, toute une police du discours vient bloquer les propos inadaptés qui relèveraient du discours politique. Interruptions et questions produisent un changement de sujet immédiat. Drucker coupe un échange entre Alain Madelin et Jean-Pierre Coffe sur les effets négatifs du taux de TVA français sur le secteur des pépiniéristes pour ramener l'échange vers la question, plus personnelle, de « l'arbre favori » du député de Redon. Les rappels à l'ordre discursif peuvent être plus explicites. « C'était donc la fin de *Mots croisés* » indique Drucker pour interrompre un dialogue entre Robert Hue et Arielle Dombasle sur les méfaits des licenciements boursiers, et pour suggérer que de tels propos ont plus leur place dans une émission de journalistes politiques. L'intériorisation au moins partielle du code par les invités politiques se manifeste dans les jeux d'hésitation, les excuses lorsque ceux-ci introduisent des propos qu'ils sentent comme politiques. « Je ne sais pas si c'est le lieu pour une conversation sérieuse et politique... » hésite François Bayrou pour évoquer son refus du sectarisme. « J'ai parlé politique, Pardon ! » s'exclame Michel Rocard à *Tout le monde en parle* en feignant de se voiler le visage avec les mains. « Ah non ça va, c'était clair, répond Ardisson, on est pas contre la politique mais contre... », « Les chieurs » précise Baffie.

Cet espace des discours dicibles donne lieu à des déclinaisons sensibles entre les émissions. Le propos de *Vivement dimanche* est d'offrir à l'invité politique une occasion valorisante de mettre en avant – par ses propos, la mobilisation de ses amis et d'invités qu'il choisit – son personnage privé, son histoire personnelle, ses goûts et passions.

S'ils passent en large part par un fil biographique, matérialisé par les fiches de l'animateur sur la carrière et les propos de son interlocuteur, les échanges de *Tout le monde en parle* ont une logique assez distincte. Ardisson rompt sur trois points avec le registre de l'émission de Drucker. Le refoulement du discours politique y est moins systématique. Michel Rocard sera par exemple questionné sur ce qu'est la « seconde gauche », Patrick Braouezec sur le bilan de la gauche plurielle. Deux domaines du politique apparaissent dans l'échantillon comme disposant d'une invite plus forte à s'exprimer. Il s'agit d'une part d'une politique utile, capable de faire immédiatement sens pour le quotidien des personnes, comme la question de la sécurité alimentaire de la viande bovine sur laquelle Jean Glavany est longuement sollicité, mais aussi celle de la gestion de l'argent public. Ce dernier point suggère une seconde distinction qui tient à l'attrait de l'animateur pour l'évocation d'aspects

scandaleux ou polémiques de la vie politique. Les affaires de la mairie de Paris sont au cœur des échanges avec Yves Contassot et Arnaud Montebourg. Son élection en forme de « prime à la casserole » motive explicitement l'invitation de Patrick Balkany. Au-delà de la place importante faite – au-delà des invités politiques – aux affaires et scandales, cette valorisation de la polémique s'observe aussi dans le choix d'invités dont les positions semblent de nature à susciter des échanges vifs (Alain Griotteray, sur le même plateau que Gérard Miller ; Arnaud Montebourg qui se voit opposer un invité surprise le député RPR Thierry Mariani), à incarner des postures de dissidents ou de franc-parler (l'entretien avec Patrick Braouezec accorde une large place à ses désaccords avec la direction du PCF). On peut noter enfin qu'Ardisson est celui des trois animateurs étudiés ici qui opère les incursions les plus explicites sur le terrain normatif... même si ses terrains d'indignation sont assez consensuels. Les pratiques d'enrichissement personnel de certains élus, leur impunité lui inspirent des propos très critiques puisqu'il compare, en dialoguant avec Montebourg, la France « aux Philippines, au Pérou » en matière de morale politique. Devant Yves Contassot, il se scandalise des mœurs des élus parisiens sortants : « C'est très grave, cela veut dire qu'il y a des hommes politiques dans ce pays qui disent je suis convoqué par un juge et qui peuvent dire j'y vais pas ! » ... « C'est insensé » ... « c'est incroyable »... « Quand je pense qu'ils donnent des leçons de morale ces gens là ». La présence de Gérard Miller, venu évoquer son contentieux avec Jean Montaldo, sera aussi l'occasion pour l'animateur de tenir de sévères propos sur l'hebdomadaire d'extrême-droite *Minute*¹⁵.

Plus proche du cadrage des échanges par Ardisson que par Drucker, *On ne peut pas plaire à tout le monde* comporte cependant ses dimensions originales. On y valorise moins le sulfureux. Le discours politique y est plus nettement récusé. Fogiel peut demander à Françoise de Panafieu : « C'est quoi pour vous la principale raison – mais ne faite pas un discours politique – pour ne pas être de gauche ? » Deux thématiques ressortent

15. Usant d'un droit de réponse, Jean Montaldo sera nonobstant reçu très aimablement la semaine suivante. Si elle questionne les faits à l'origine de sa condamnation, l'interview de Patrick Balkany n'a rien de très abrasif, et Ardisson ne se départit pas de son rôle d'arbitre lorsque le député Mariani vient défendre l'ancien maire de Paris. Hormis les critiques feutrées au maire de Levallois, aucune émission de l'échantillon ne permet d'observer une intervention à teneur normative directement dirigée contre un invité.

provisoirement de l'échantillon¹⁶. D'une part, la valorisation des personnages jugés « atypiques » par leur « franc parler » (Panafieu), leur posture de « grande gueule » ou d'« emmerdeur » (Mamère) avec des questions sur la difficulté ou l'authenticité de leur posture. D'autre part, des entretiens centrés sur une thématique de l'épreuve, plus personnelle que politique. Daniel Cohn-Bendit est interrogé sur ses réactions aux lendemains d'une campagne qui visait à l'identifier à un pédophile, Nicolas Sarkozy sur la gestion de l'échec par un ambitieux.

Avec un style plus décontracté et l'évitement du discours politicien, la *mixité sociale du statut des invités* constitue un dernier trait fédérateur des programmes étudiés ici. Le nombre total des participants à un programme peut osciller de quatre ou cinq (Fogiel) à une bonne vingtaine (Drucker). Leur diversité est la règle. L'étude de Marion Guyonvarch sur *Vivement dimanche* recense quinze chanteurs ou jeunes groupes de musiciens que l'invité veut promouvoir, onze acteurs ou humoristes, cinq représentants du monde associatif, suivis à égalité (quatre invités) par des écrivains ou intellectuels, des sportifs et enfin des invités politiques (trois). Le degré d'hétérogénéité maximal est atteint par *Tout le monde en parle* que Thierry Ardisson définit comme « la seule émission de TV où madame de Fontenay rencontre Iggy Pop... c'est l'obsession du mélange ». L'émission repose en effet sur le cocktail habituel de sportifs, d'acteurs de cinéma, de comédiens, de chanteurs et de musiciens qui dans la grande majorité des cas viennent aussi assurer un service de promotion d'un livre, d'un film, d'un disque ou d'un spectacle¹⁷. La sélection des invités suggère cependant une double singularité. D'une part, elle participe d'un éclectisme considérable avec la présence dans notre échantillon d'un « *Night-Clubber* », d'une Miss France, d'une rédactrice de manuel de savoir-bien vivre, de mannequins, de responsables de clubs de football, de hardeuses. D'autre part, les plateaux sont le plus souvent composés de manière à intégrer ce qu'on pourrait désigner comme une composante spectaculaire ou polémique. Il peut s'agir d'invités dont le comportement s'intègre imparfaitement aux logiques de dialogue (Dutronc consacrant ostensiblement plus d'attention à la combustion de son cigare qu'à faire des phrases). Il peut encore s'agir d'invités dont le statut peut s'associer à une connotation scandaleuse

16. Qui, à la différence du même nombre de *Vivement dimanche*, n'aboutit guère qu'à un peu plus d'une heure d'antenne aux politiques, ce qui interdit de trop généraliser.

17. L'observation vaut y compris pour une part des sportifs (M. Dessailly, D. Deschamps) qui viennent de publier des livres autobiographiques.

(actrices de porno) ou le témoignage comporter un registre dénonciateur (un ancien trésorier de l'OM). La liste complète des invités de l'année 2001 suggère qu'une mise en examen ou une condamnation pénale liée à une « affaire » médiatisée peuvent constituer l'équivalent de cartons d'invitation¹⁸.

L'émission d'Ardisson sur ce point manifeste à la fois un élément fédérateur des nouveaux programmes et la limite de leur cohérence. L'élément fédérateur, qui résume à bien égards l'essentiel des éléments soulignés jusqu'ici, tient à un processus de *désacralisation* de la politique et de ses acteurs. Le terme est à entendre sans connotation normative, au sens où Durkheim soulignait comme une propriété essentielle du sacré son « hétérogénéité radicale » le fait que « dans la plupart des cas, les êtres ou les choses sacrées sont ceux que défendent et protègent des interdictions, tandis que les êtres ou les choses profanes sont ceux qui sont soumis à ces interdictions et qui doivent n'entrer en contact avec les premiers que suivant des rites définis¹⁹ ». Tous les éléments recensés contribuent *stricto sensu* à un processus de désacralisation : invalidation des rituels de distance et de solennité, désarmement symbolique des politiques par un double nivellement qui les met en équivalence avec les autres invités, canalise leur discours vers le registre profane du témoignage et du goût non vers les hauteurs du performatif et de l'offre de biens de salut. Pour constituer la tendance centrale, ce processus de désacralisation demande cependant à être différencié et analysé dans ses effets.

Les points de clivage

La singularité du casting de *Tout le monde en parle* invite à prêter attention à une variable qu'on pourrait désigner comme le degré de *mise en danger* des invités politiques.

Trois paramètres peuvent en rendre compte. Le premier tient à l'existence ou non d'un montage qui permette de faire disparaître des longueurs, des maladroites d'élocution mais aussi des séquences durant lesquelles l'invité politique ne se serait pas montré à son avantage. Ce critère distingue *On ne*

18. Pour simples illustrations : Patrick Balkany, Bernard Bonnet, Christine Deviers-Joncours, Patrick Le Floch-Prigent, Jean-Christophe Mitterrand, Bernard Tapie...

19. DURKHEIM, 1975, p. 64, 67.

peut pas plaire à tout le monde, diffusé en direct et à ce titre plus périlleux en cas de gaffe majeure de l'invité. Un second critère tient aux dispositions de l'animateur, à son style de questionnement. Cherche-t-il à déstabiliser les invités politiques ? Exerce-t-il un droit de suite sur ses questions ? Se fait-il à l'inverse un principe de mettre à l'aise ses invités, d'acquiescer à leurs propos ? Ce second paramètre permet d'opposer nettement Michel Drucker à Thierry Ardisson et Marc-Olivier Fogiel. Pas de questions agressives, de relances insistantes chez le premier nommé, mais au contraire une rhétorique constante de l'acquiescement et la sympathie²⁰. « Votre discours est le même depuis le début... » [...] « vous aimez beaucoup de choses, votre métier de paysan... passionné... votre terre... » [...] « ... une « révolte généreuse » (à José Bové), « C'est fou ça, c'est très rare ça » (à François Bayrou quant au fait de vivre dans le village de sa naissance), « Vous êtes le seul leader politique en France dont la femme travaille... en tout cas à ce poste-là » (à Robert Hue). Cette volonté d'instituer une relation confortable et bienveillante s'observe aussi dans un ensemble de signes : hochements de tête approbateurs, acquiescements marmonnés. « C'était pas bien vu » observe à mi-voix l'animateur tandis qu'Alain Madelin revendique d'avoir été « en avance sur son temps » en matière de privatisations. A l'inverse, les deux animateurs de *talk-show* usent plus volontiers des interruptions ou relances sur des réponses qu'ils jugent insatisfaisantes même si Ardisson peut parfois surenchérir sur Drucker dans la complaisance (encadré).

Manière de « questionner »

Thierry Ardisson recevant Jean-Marie Messier (France 2 : 16 décembre 2000)

« Ah il est fort Messier, il est fort. »

« Vous avez deux idées géniales.... Vous dévoilez votre salaire, c'est tellement rare en France. »

« Vous avez une grande idée qui fait votre force, le parler vrai... »

« Vous êtes resté très simple, vous faites de la RTT... »

« Vous n'avez pas de tableaux »... « Vous êtes simple. Votre épouse est prof de physique dans un lycée. »

20. Lors de l'*Arrêt sur images* du 10 octobre 1999 furent diffusés des morceaux choisis de ces exercices de célébration complice.

« J'essaie de vous critiquer mais j'avoue que c'est difficile. »

« Vous êtes d'une habileté redoutable. »

« On dit vous en faites trop dans les médias... moi j'trouve pas, enfin vous vendez votre livre, pas plus que tout écrivain, pas plus que Frédéric Beigbeder. »

« Il le dit avant moi. Ah vous êtes bon ! »

Les questions d'Ardisson et de Fogiel peuvent être plus déstabilisantes, soit qu'elles mettent en cause les motivations ou la sincérité des professionnels de la politique, soit que par l'importance donnée à des questions sur la sexualité (chez Ardisson) elles entrent dans une zone encore inhabituelle de questionnement des politiques. Il peut aussi arriver qu'un animateur secondaire soit préposé à un rôle plus agressif. Tel est le cas de Laurent Baffie, jouant chez Ardisson de questionnements qui oscillent entre ironie et goujaterie, ou celui de Gérard Miller au nom d'une critique plus politique et plus agressive dans la seconde séquence de l'émission de Drucker²¹. Un dernier paramètre de « risque » tient au contrôle des invités et des locuteurs. L'hôte politique dispose-t-il un droit de regard sur ceux qui partagent l'invitation à l'émission ? Sur ceux qui peuvent le questionner ? Ici encore *Vivement dimanche* s'oppose radicalement aux deux *talk-shows* vespéraux. Les participants qui se succèdent sur le plateau de l'émission de Drucker sont pour la majorité d'entre eux choisis par l'invité politique. En dehors des interventions de Gérard Miller (qui peut cependant accueillir José Bové par une « déclaration d'amour »), aucune interaction avec un contradicteur n'y advient. Il n'en va pas de même chez Ardisson ou Fogiel où l'invité politique ne maîtrise pas l'identité des autres invités. Le risque ouvert est double. Guy Lochard et Jean-Claude Soulages²² nomment le premier « comique de situation », lorsqu'un ministre côtoie une hardeuse où que Nicolas Sarkozy doit réagir en présence de l'auteur sur *La vie sexuelle de Catherine M.* Il vient aussi de la multiplication potentielle des interlocuteurs déstabilisants ou hostiles, même si en pratique les situations allant au-delà de la simple question posée par un participant sont peu fréquentes²³.

21. Miller sera congédié fin 2001 pour avoir écrit sur la télévision et son personnel des pages qui indignèrent Drucker.

22. Voir leur contribution dans ce numéro.

23. Les seuls épisodes du corpus qui puissent être associés à une contradiction directe adressée à un invité politique par un autre participant concernent – chez Ardisson – une intervention des comiques Eric et Ramzy, témoignant sur un mode critique du comportement de la police

La nature des risques encourus par les invités peut donc être explicitée. Malgré l'ostentation de certains rituels – comme « la question qui tue » chez Ardisson – le péril vient rarement de questions gênantes, qui prendraient appui sur une connaissance en profondeur de prises de position de l'invité, de dossiers dont il aurait eu la charge. Il naît davantage de la confrontation au relatif²⁴ imprévu que représentent des invités issus d'autres mondes sociaux, de la capacité à réagir à diverses provocations ou aux rituels (questionnaires, jeux) de l'émission. Les moments de tension, de sortie des rôles ou d'affleurement des affects repérables dans le corpus tiennent avant tout à ces moments d'imprévu ou de contre-emploi : questions sur la sexualité adressées à Michel Rocard, double confrontation de Nicolas Sarkozy à Catherine Millet et aux invites rigolardes à poursuivre la soirée « en boîte » de sa voisine Christine Bravo, perplexité hilare de Daniel Cohn-Bendit mis en présence d'une artiste de *body-art*²⁵.

En tentant de synthétiser ces paramètres, *Vivement dimanche* apparaît comme l'émission la plus « sûre », où l'invité ne peut craindre que sa propre maladresse. Les *talk-shows* du soir comportent une part de risque plus importante qui naît du cocktail des participants, de la présence, parfois organisée, de collaborateurs²⁶ ou d'invités incontrôlables, d'un registre potentiellement plus critique des animateurs ou des risques propres au direct chez Fogiel²⁷.

municipale de Levallois devant Patrick Balkany, et l'invitation faite à un député RPR de porter la contradiction à Arnaud Montebourg.

24. Relatif puisque – tout comme Edouard Balladur avait obtenu communication des questions que lui poserait Thierry Ardisson – la liste des participants fait partie des informations qui conditionnent l'accord pour une participation.

25. Pour d'autres illustrations et témoignages voir Emmanuelle Anizon, « Les hommes politiques dans les émissions de divertissement », *Les Dossiers de l'Audiovisuel*, n° 102, 2002, p. 59-60.

26. « J'appelle cela des *snipers*. C'est une assurance tout risques contre l'émission plombée... La blague qui fuse permet de décoincer l'ambiance, d'instaurer une distance » (T. Ardisson, *Télérama*, n° 2689, 25 juillet 2001 p. 54. Article « Tueurs à gags » de Hugo Cassavetti, qui évoque aussi Stéphane Blakowski chez Fogiel).

27. Il faudrait aussi construire des indicateurs de risque concernant les émissions politiques traditionnelles. Les refus massifs qu'il suscite, les négociations sur son organisation, suggèrent que le débat de face à face entre politiques constitue l'un des exercices les plus risqués. Roselyne Bachelot déclarait à *Télérama* (10 mai 2000) : « Peu d'entre nous acceptent actuellement de se mettre en danger. Beaucoup estiment que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Un débat politique, c'est un terrain miné. On est avec des combattants, des gens qui ont l'habitude. Dans les émissions de divertissement c'est moins risqué. »

Les *caractéristiques des invités* peuvent constituer des éléments d'analyse tant de la légitimité que de la dangerosité des émissions²⁸. Les responsables politiques reçus par Ardisson depuis 1998 sont globalement des dirigeants de second rang. C'est la seule émissions où puissent être invités des personnes n'ayant que le rang d'adjoints ou conseillers municipaux (4 occurrences). Un parlementaire RPR du rang concède : « On accepte d'aller là où on nous invite parce qu'on a besoin de s'afficher. C'est pourquoi j'ai accepté d'aller à *Tout le monde en parle*²⁹. » Une légère majorité des participants (29 sur 56) ne détiennent que des mandats de maire et/ou de député. Seuls deux ministres en exercice (Gayssot, Glavany) – et cinq anciens ministres – viendront sur le plateau de l'émission. Réserve faite de Robert Hue, la totalité des chefs de partis reçus appartiennent à des formations non parlementaires (nationalistes corses, extrême gauche, CNPT). Seuls deux anciens premiers ministres (Balladur, Rocard) et deux candidats à la présidentielle (Mamère, Bayrou) participeront à l'émission. Même en additionnant (ex) ministres, candidats à la présidentielle et chefs de partis de gouvernement, moins du quart des invités dispose d'un statut politique de premier plan. La structure de responsabilités des 19 invités politiques de *Vivement dimanche* entre 1999 et fin 2001 est inverse : cinq ministres en exercice, neuf anciens ministres (dont trois candidats à la présidentielle), un ancien chef d'Etat, un ancien chef de gouvernement³⁰. Ce sont cette fois presque tous les invités (89 %) qui appartiennent aux positions centrales du champ politique. La structure des invités de *On ne peut pas plaire à tout le monde* se situe entre les deux autres programmes, sur ses seize invités politiques on recense deux ministres en exercice, cinq ex-ministres, un ex-Premier ministre, soit 50 % d'acteurs centraux du champ. La progression des « second rôles » de 11 % à 50 % puis 79 % des invités entre Drucker, Fogiel et Ardisson traduit l'attractivité de l'émission de Drucker en termes d'audience et de créneau horaire; elle peut aussi se lire comme le marqueur de la légitimité et de la dangerosité perçues de ces trois rendez-vous.

28. Les chiffres utilisés ici proviennent de LE FOULGOC, 2002 qui offre un recensement de tous les invités depuis la naissance de ces émissions.

29. *Le Monde Télévision*, 28 novembre 1999.

30. Les trois invités restants sont Robert Hue, Daniel Cohn-Bendit et Bertrand Delanoë.

LA POLITIQUE DU « BON CLIENT »

Le court-circuit normatif

Les formes récréatives de mise en scène de la parole politique confrontent les analyses de sciences sociales à des difficultés particulières dont la plus évidente tient au tropisme normatif. L'observation ne vise en rien à disqualifier les interrogations sur les conceptions de la citoyenneté, du débat public et de la démocratie sous-jacentes aux modes d'organisation de ces débats. Si le travail de recherche a d'autres justifications que d'alimenter les dossiers de publication des chercheurs et les sommaires des revues, une recherche sur les émissions politiques doit alimenter le débat social. On peut souhaiter que cela se fasse en y important des données précises, une intelligence des causalités, stratégies et effets de ces programmes, et non à l'inverse, en important dans le champ scientifique les plaidoyers des acteurs ou les analyses d'éditorialistes qui parlent souvent de la télévision par le « vu-dire » d'une critique lue dans la presse écrite.

Le réflexe dominant est pour l'instant en France la réprobation, posture qui doit aussi chez les intellectuels, et spécialement les chercheurs, à un habitus professionnel qui les pousse à valoriser des normes d'argumentation inspirées de l'idéal des Lumières, à entretenir un rapport suspicieux à l'égard de toute contamination du débat politique par des paramètres d'émotion ou de personnalité, à universaliser leur rapport politisé et informé au politique. Le risque du normatif vient aussi d'être à son insu pris dans les conflits internes au monde des médias et du journalisme. Le procès en vacuité adressé à ces nouvelles mises en scène de la politique émane aussi de représentants de la presse écrite, réactivant au passage la vieille opposition entre la profondeur de l'écrit et la superficialité de la télévision³¹. Les dénonciations croisées opèrent aussi entre des professionnels de la télévision, selon une chorégraphie qui n'est pas sans lien avec la vieille « réclame » Ripolin des années cinquante, mettant en scène un cercle de peintres s'appliquant mutuellement dans le dos un coup de pinceau. Anne Sinclair et Guillaume Durand critiquent Thierry Ardisson qui dénonce pour

31. On peut en trouver une illustration dans la critique, souvent stimulante, de ces émissions que développe Daniel Schneidermann dans le supplément télévision du *Monde*. Ce journal ne juge cependant pas infondé de consacrer une Une complète au livre de Mme Agacinski-Jospin sur la présidentielle, puis de prolonger cette information d'un étonnant article (O. Schmitt et N. Weill, 30 septembre 2002) révélant – à partir de sept témoignages ! – que « Les intellectuels se divisent sur le journal de Mme Agacinski » (sic).

sa part les plagiats de Fogiel, la complaisance de Michel Drucker et de Karl Zéro. Ce dernier met en cause le mélange des genres indésirable orchestré par l'animateur de *Tout le monde en parle*³². Or, sans contester les différences de conception du débat politique dont peuvent être porteurs ces professionnels des médias, tous et chacun ont cependant apporté une contribution aux évolutions des mises en scène de la politique à la télévision dont la dynamique est aujourd'hui sur la sellette. *Sept sur Sept* a marqué une étape significative dans la dilution de la parole politique dans un commentaire tous azimuts des événements courants³³. *Questions à domicile* a valorisé une part d'exploration des goûts et des traits psychologiques des élus, ne jugeant pas inutile de questionner Jean-Marie Le Pen sur son usage éventuel de teintures capillaires, de perquisitionner le réfrigérateur de Michel Rocard³⁴. Guillaume Durand a semblablement cotisé tant à la redéfinition des sujets légitimes d'une émission politique, qu'à la valorisation et à la provocation d'une expression des émotions et des affects dans ce cadre³⁵.

Une deuxième difficulté de l'analyse provient, on y reviendra, de la grande faiblesse des enquêtes de réception. Les percées conceptuelles et empiriques dans le domaine des analyses de réception de la télévision ont concerné pour l'essentiel des programmes de fiction (*Dallas*, *Dynastie*, *Hélène et les garçons...*), subsidiairement dans le monde anglo-saxon des émissions d'information ou des journaux télévisés³⁶. Aucune enquête approfondie ne permet de dire ce que sont les modes de réception des nouvelles émissions invitant des responsables politiques³⁷.

La troisième difficulté, sans doute la plus considérable, réside dans le piège médiacentrique que recèle l'objet. Imputer à ces programmes des travers ou des effets, quels qu'ils soient, risque d'attribuer à une entité majuscule Média ou Télévision la responsabilité de modifications du rapport à la politique qui émanent de dynamiques sociales beaucoup plus complexes, naissant dans un ensemble d'espaces sociaux. L'évolution du champ

32. Voir *Le Monde Télévision* et Sinclair, (2002 p. 346, et 147 à propos de l'émission de Fogiel), et la réponse d'Ardisson dans *Le Monde Télévision* 7 décembre 2002 p. 5.

33. LE ROUX, 1993.

34. LE GRIGNOU, NEVEU, 1993.

35. DARRAS, 1994.

36. BRUNSDON, MORLEY, 1999 ; PHILO, 1990.

37. Malgré son chapitre 4 sur le téléspectateur critique, le travail de LIVINGSTONE, LUNDT, 1994 sur le *talk-show* britannique *Kilroy* se fixe surtout sur les interactions dans le studio.

politique doit aussi être prise en compte, avec des phénomènes aussi divers que le rétrécissement de son recrutement social, sa polarisation sur des enjeux ésotériques, la réduction de l'ampleur des propositions de changement social portées par les principaux partis. Les phénomènes, eux-mêmes très divers – que l'on peut associer à l'idée de désintérêt pour la politique- ne se réduisent pas davantage à l'influence des programmes télévisuels. Ils englobent des perceptions en termes d'impuissance de l'action politique (lutte contre le chômage), de perte d'influence des acteurs politiques face aux pouvoirs – réels ou imaginaires – des entreprises et des marchés, d'entités supra-nationales (OMC, Union Européenne), de défaillance morale du personnel politique³⁸.

De la justification (1) : vise un peu l'audimat !

Un premier mode d'approche des émissions qui offrent un cadrage désacralisé et personnalisé de la politique consiste à prendre au sérieux les arguments de leurs promoteurs.

L'argument le plus commun consiste à exciper du terrible ennui qui s'attache à la parole politique pour expliquer que l'hybridation des genres et la désacralisation auraient pour premier effet de prévenir la débandade des audiences. Michel Drucker le dit nettement. Non seulement la langue de bois accable les questionneurs, mais les politiques eux-mêmes sont démotivés par le chemin de croix que devient au fil des ans le ressassement des émissions politiques. N'est ce pas ce que révèle le cri du cœur de Martine Aubry sortant du studio de *Vivement dimanche* : « Ce fut un moment de pur bonheur » ? Côté réception, le discours de « chieurs », pour solliciter le lexique de Laurent Baffie, ne peut que susciter le zapping du téléspectateur. Appuyé par un analyste des audiences de France Télévisions, Fogiel entreprendra, avant de recevoir Noël Mamère, de montrer l'effet dévastateur des discussions politiques sur les audiences. Même dans le format hyper-compact d'un dialogue de dix minutes en fin de JT, le mini-programme *Répondez-nous* de TF1 est une Berezina de l'audimat : 1 217 000 téléspectateurs ont zappé au bout de deux minutes de Seillières, 957 000 à la même dose de Seguin, 492 000 avec Guigou ! Il faudrait donc beaucoup d'obstination pour ne pas comprendre que l'*infotainment* constitue une

38. NEVEU, 2000.

œuvre de salut public en rétablissant le contact entre les élus et un large public de téléspectateurs.

La médiocrité globale des scores d'écoute des émissions politiques est surabondamment documentée³⁹. Pour donner des chiffres récents : 1 200 000 téléspectateurs en moyenne pour *France Europe Express* sur FR3 le dimanche soir, un peu moins (1 100 000) pour *Mots croisés* sur France 2. L'audience des questions d'actualité au parlement chute aux environs de 600 000 téléspectateurs. Par contraste, les audiences des invités politiques de Michel Drucker se situent pour l'essentiel dans une fourchette allant de trois à cinq millions de téléspectateurs⁴⁰. Plus tardif le *talk-show* d'Ardisson oscille entre deux et trois millions de téléspectateurs en moyenne⁴¹, celui de Marc-Olivier Fogiel entre un million et un million et demi. Les chiffres semblent donner raison aux animateurs : le moins suivi des *talk-shows* fait mieux que la plus suivie des émissions politiques. A y regarder mieux, l'argument repose sur trois simplifications. La première tient, pour les deux *talk-shows* du soir, à l'incomparabilité de leur programmation où l'invité politique dispose rarement de plus de quinze à vingt minutes de paroles avec celle d'une émission entièrement politique diffusée sur la même tranche horaire. La seconde tient à la nature même des discours et prestations. Peut-on considérer, sans plus de discussion, que l'évocation de son enfance ou de sa passion du football soit de même nature que celle du financement des régimes de retraite ou de l'attitude à adopter face à une guerre en Irak ? S'ils ne remettent pas en cause le faible engouement que suscite une programmation régulière d'émissions politiques, le détail des chiffres invite aussi à recadrer certaines comparaisons. Le zapping massif que Fogiel relève avec gourmandise lorsqu'un politique vient clore le JT de TF1 laisse tout de même un minimum de six millions de téléspectateurs devant le poste⁴². Les trois premières diffusions de *Cent minutes pour convaincre*, le lundi en

39. Pour des données récentes voir Rémi Festa, « L'audience des émissions politiques », in *Les Dossiers de l'Audiovisuel*, n° 102, 2002 p. 72-75.

40. Le record d'audience des invités « politiques » est détenu par Bernadette Chirac (5,5 millions). La barre des 5 millions est franchie par Valéry Giscard d'Estaing et Arlette Laguillier. Le score le plus bas (2,2 millions début juillet 2001) concerne Marie-Georges Buffet.

41. 2 300 000 le 26 janvier 2003, record le 1^{er} décembre 2001 avec 4 200 000 spectateurs en début de programme et 2 000 000 à minuit quarante.

Source : www://overdrive.audiovisuel.com

42. Un record a 11 800 000 téléspectateurs a même été battu en février 2003 par l'intervention de J.-P. Raffarin sur le financement des retraites durant le JT de TF1.

début de soirée sur France 2, ont rassemblé en 2002-3 des audiences non marginales : deux millions et demi pour Jean-François Mattei, cinq pour Jean-Pierre Raffarin, près de six pour Nicolas Sarkozy. Rapportés au début de soirée, ces chiffres ne sont pas tous prodigieux. Reconvertis en unités « minutes de parole politique X téléspectateurs » ils écrasent ceux des *talk-shows* du soir auxquels reste alors pour argument d'audience le plus convaincant la structure nettement plus jeune de leur public.

Pour clore provisoirement sur les audiences on y associera un second argument souvent invoqué : celui de la *complémentarité*. « Ils ont d'autres émissions », rappelle Michel Drucker, pour suggérer une combinatoire entre des émissions distrayantes et des émissions plus sérieuses où l'on parle « politique », propositions, enjeux. Trois obstacles rendent inexact ce *topos* de la complémentarité. Le premier tient à la quasi disparition en France des émissions politiques traditionnelles. Le second – largement imputable aux élus – vient d'une forme d'équivalent média de la loi de Gresham en matière monétaire. Le gros des politiques s'oriente vers les émissions distrayantes et contribue par là à l'asymétrie des deux registres d'offre. Enfin une hypothétique complémentarité dans l'offre de prise de parole faite aux élus ne dit rien sur la « complémentarité » des pratiques de réception. Existe-t-il un public qui cumule ces deux offres télévisuelles ? Tous les acquis de la sociologie des audiences invitent à penser que la masse du public (jeune, populaire en particulier) des *talk-shows* ne suit pas *France Europe Express* ou *Mots Croisés*.

De la justification (2) : La réhabilitation par l'authenticité

Ce dernier point peut d'ailleurs se transformer en argument pour les défenseurs de l'infotainment. Le genre mettrait en présence des politiques un public qui ne les regarderait jamais. Plaçant les élus en situation de parler plus de leur vie et de leur personnalité que de programmes ou de dossiers, il leur donnerait une occasion exceptionnelle de valoriser leur *humanité*, de rendre visible des passions et des émotions qui les rapprochent des gens ordinaires. La désacralisation contribuerait alors à une paradoxale réhabilitation d'un personnel politique perçu comme distant, coupé de l'expérience des gens ordinaires. Elle pourrait même rendre accessible, une fois ôté le masque officiel, la « vraie » personnalité de l'invité. L'usage de formules comme « *au delà* du fond... simplement la forme » (Fogiel s'adressant à Mamère sur ses interventions au parlement), suggère même

qu'en plaçant le projecteur sur les formes et les personnes, ce n'est pas un en deçà des grandes questions qui s'ouvre, mais son inverse. Dans sa version minimale, relative à la révélation d'autres facettes d'une personne, l'argumentation est d'ailleurs partagée par les invités. Daniel Cohn-Bendit a souligné qu'en répondant à l'invitation de Drucker et en parlant longuement de sa passion du football, il trouvait une occasion d'offrir de lui une image autre que celle de l'ancien soixante-huitard ou du défenseur de la nature. Martine Aubry ne dit rien d'autre : « J'en ai assez qu'on dise : Aubry est dure. J'ai voulu montrer que je suis comme tout le monde. Que j'ai des amis, des passions. Que je sais rire. »

L'argument consistant à soutenir qu'un dispositif télévisuel engendre une contrainte au parler-vrai est contestable, banal et répétitif. Il accompagne l'argumentaire de création d'à peu près toutes les émissions politiques depuis vingt ans. « Si depuis sept ans, *L'Heure de vérité* se maintient au plus haut, c'est qu'elle emprunte au jeu de la vérité et casse le discours officiel de la politique la "langue de bois", par un feu roulant de questions [...] la force du gros plan sur les visages où la moindre expression est immédiatement perçue » affirmait en 1989 une publicité d'*Antenne 2*⁴³. Un pacte de réception cousin était mis en avant par le réalisateur de *Questions à domicile* : « Remettre l'homme politique dans son univers familier lui permet de s'intéresser surtout à ce qu'il va dire. Quant au spectateur il y trouve son compte, puisque l'intérieur en dit souvent long sur un être⁴⁴. » Le visionnage tant d'émissions plus anciennes que de notre échantillon aboutit en second lieu à observer des mises en scène du privé et du personnel prévisibles et déjà rôdés depuis des années dans les émissions qui ont opéré une forme de transition douce vers l'*infotainment*. Goffmann⁴⁵ nommait « désidentificateur » des symboles ou des comportements de déni d'un stigmaté, comme le fait pour un haut fonctionnaire de gommer un accent qui connoterait la province ou une origine jugée « basse » dans son monde d'accueil. On peut objectiver, à partir des sondages, d'enquêtes plus qualitatives, ou des dénonciations « populistes » de la politique, la nature des stigmates imputés au personnel politique : distance aux citoyens ordinaires et au terrain, langue de bois et culture de la dissimulation, clôture dans un microcosme issu de quelques écoles de pouvoir, privilèges indus, etc. Calculées ou spontanées, les mises en scènes identitaires – que la durée et le

43. *Le Monde*, 30 avril 1989.

44. Alexandre Tarta, *France-Soir*, 25 avril 1985.

45. GOFFMAN, 1975, p. 60-61.

protocole de *Vivement dimanche* permettent tout spécialement – opèrent comme autant de démarcations à l'égard de ces images négatives. Le catalogue mis en évidence voici dix ans à propos de *Questions à domicile*⁴⁶ reste transposable. On verra donc se mettre en image et en récit les racines dans le terroir ou la ville, la proximité aux gens simples, l'amour des joies ordinaires, la répugnance à être tout entier pris dans les jeux politiques. Allongé dans une prairie béarnaise, avec en second plan très télégénique ses chevaux, François Bayrou observe combien « La politique c'est comme une drogue pour beaucoup de ceux qui la pratiquent, ils perdent complètement le sens des réalités comme elles sont », et combien le fait d'être resté dans son village, avec des « copains » – avec qui on le voit chanter – constitue sa « corde de rappel », lui permet de vivre sans « être en représentation ». Alain Madelin évoque son père « ouvrier chez Renault », se fait filmer dans son atelier de bricolage. Le père de Robert Hue raconte comment son fils a réalisé tout le chantier d'électricité de son habitation. Certaines déclarations expriment clairement le dessein d'utiliser l'émission pour des opérations de lifting symbolique. Edouard Balladur fit la révélation sur le plateau de Drucker de son admiration, toute populaire, pour Louis de Funès et la profondeur des *Brèves de comptoir*. Parce qu'ils ne prennent guère appui sur des reportages et ne sont pas centrés autour du seul invité politique, les *talk-shows* du soir se prêtent comparativement moins à ce déploiement symbolique. Ils ne l'excluent pas. Noël Mamère souligne, lui aussi, « d'autres pôles d'intérêt dans ma vie » (que la politique)... « si on fait qu'ça cela rend malade ». Nicolas Sarkozy indique de son côté combien « l'idée que les responsables politiques ont une peau de crocodile est une idée largement fautive ». C'est Thierry Ardisson lui-même qui introduit une attestation d'ancrage populaire lorsqu'il évoque le père gendarme d'Yves Contassot, la jeunesse de Michel Rocard : « Vous devenez tourneur-fraiseur »... « quand on vous soupçonne d'être un socialiste de droite, quand on voit d'où vous venez ce n'est pas si simple ». Bref, malgré ses modestes risques, l'intégration d'un passage dans ces émissions à une stratégie de communication du personnel politique apparaît comme non seulement possible, mais banal.

Justifier l'apport des *talk-shows* en soutenant qu'ils font découvrir un personnel politique dont l'humanité authentique ressortirait d'une parole moins convenue repose sur d'audacieux glissements, à commencer par une

46. GRIGNOU, NEVEU, art. cit.

théorie implicite et simplette du social et de l'identité⁴⁷ où les êtres humains auraient un noyau d'authenticité, forcément masqué par des rôles sociaux qui leurs sont extérieurs. Le raisonnement soulève (ou plutôt se garde souvent de soulever) aussi la question des façons réflexives, voire calculatrices, de produire une impression de spontanéité et d'authenticité; de l'inégalité que peuvent commander des trajectoires sociales quand à cet exercice, ou encore celle des dispositions et outillages cognitifs dont disposent ou non les divers téléspectateurs pour interpréter la part d'une performance programmée et d'une expression moins contrôlée des affects ou des convictions. Il n'est pas besoin de tenir tout responsable politique pour un cynique pour questionner le caractère prémédité de certaines mises en scène. Même s'il ne s'agit pas *stricto sensu* d'un homme politique, visionner après l'effondrement boursier de *Vivendi* et l'éviction de Jean-Marie Messier, le passage de celui-ci chez Ardisson en décembre 2000 vaut leçon de choses. Accueilli à la demande de l'animateur par un « triomphe », public pouces levés sur fond de musique de Ben-Hur, le PDG⁴⁸ est décrit/se décrit comme un champion du « parler vrai », revendique une part de l'héritage de Mai 68, s'enorgueillit de faire jouer une entreprise française parmi les plus grandes, écarte toute idée de *golden parachute* en cas d'échec, dément toute fascination pour les médias, confirme que Pierre Lescure est à Canal+ « l'homme de la situation ». La connaissance des décisions et du sort ultérieur de cet énarque saisi par le business-spectacle dispense de tout commentaire sur la puissance du dispositif d'authenticité que serait le *talk-show*... sauf à penser qu'il donne à voir d'authentiques acteurs. Une compétence en représentation – dans toute la polysémie du terme – constitue l'un des ingrédients de base du métier politique⁴⁹. La variante politique du paradoxe du comédien est d'ailleurs présente dans les questions de Fogiel qui, tout en sélectionnant des invités « atypiques » demande à Françoise de Panafieu si son « franc-parler » n'est pas un « ... outil de communication ? Vous l'avez, mais vous avez compris que c'était cela qui marchait ». Un échange avec Nicolas Sarkozy dans la même émission vaut d'être cité :

47. Dont Norbert Elias (ELIAS, 1991 ; p. 65 entre autres) montre à la fois la vacuité et l'inscription sociologique dans les schèmes mentaux de la modernité civilisée.

48. Qui a visiblement préparé son intervention : récit d'une histoire drôle où il est accueilli au paradis non par saint Pierre mais par saint Thierry, hommage appuyé à « l'impertinence qu'on connaît bien dans cette émission » qui montre que le service public peut ne pas être « chiant ».

49. Dans un exercice de fiction, Daniel Schneidermann (1989) avait jadis donné le compte rendu d'un imaginaire *Questions à Domicile* où Adolf Hitler et Eva Braun recevaient des journalistes à Bertschegaden, imaginant même l'immense émotion et sympathie suscitée auprès du public par l'aveu public de sa stérilité par le couple.

Marc-Olivier Fogiel : Est ce que je comprends que vous êtes en train de me dire que vous faites un coup d'image là, ce soir, en vous montrant plus détendu, plus sympa, que vous n'êtes peut être vraiment ?

Nicolas Sarkozy : Oui et non... Si je ne prends aucun risque, je vais dans des émissions que j'ai déjà fait vingt fois... pour un public passionné par la politique. Alors je n'ai aucune chance de pouvoir élargir le spectre, le nombre de ceux auxquels je veux essayer de faire comprendre que....

Faut-il en conclure au caractère illusoire ou intéressé de plaidoyers pour des *talk-shows* incapables d'apporter quoi que ce soit à la compréhension du politique et de ses acteurs ? Non. Trois arguments peuvent être soutenus dans le sens d'un apport. En suivant l'hypothèse de Bernard Manin⁵⁰, pour qui la prise en compte des qualités personnelles des dirigeants devient un paramètre de choix électoral plus important dans un univers politique où les programmes s'opposent moins et où des facteurs de risque et d'imprévisibilité se multiplient, on peut débattre du fait que ces programmes puissent aider à juger de qualités plus attachées aux personnes qu'aux programmes. Des qualités d'écoute et de négociateur, de capacité de décision, de sensibilité autocritique peuvent s'y discerner. Reste à démontrer qu'elles s'y évaluent mieux que dans des émissions plus traditionnelles, que des styles d'intervention condensés à une quinzaine de minutes – pour les *talk-shows* du soir – ne favorisent pas des prestations très artificielles, sans même parler du fait fondamental que les qualités requises pour paraître sympathique chez Ardisson ne préjugent ni de la capacité à gérer le dossier des retraites ou de l'énergie, ni de la nature des choix. De manière plus convaincante, il est possible de soutenir que ces émissions permettent parfois de susciter explications et prise de parole sur des questions liées à l'exercice du métier politique, à ses composantes affectives et émotionnelles. Mentionnons un échange entre Fogiel et Cohn-Bendit relatif au fait qu'un certain degré de narcissisme constitue un impératif pour réussir une carrière politique, une discussion sur ce même plateau avec Nicolas Sarkozy sur la gestion des échecs en politique, diverses séquences (Bayrou et Bové chez Drucker, Mamère chez Fogiel) où affleure une posture réflexive d'élus et militants sur les risques d'un enfermement dans le microcosme, d'une griserie de la visibilité médiatique. On peut ajouter, en revenant au départ de ce paragraphe, que la restitution de tranches de vie ordinaire des élus peut aussi constituer une forme de réponse à quelques diabolisations et clichés

50. MANIN, 1995.

réducteurs sur le personnel politique. Mais une pédagogie de ce que sont aujourd'hui les contraintes du métier et du champ politique consiste-t-elle à opposer le caractère sympathique de nombre d'élus en tant que personnes privées aux images sociales dévalorisantes qui les marquent, ou à comprendre les facteurs sociologiques (institutions, professionnalisation, situation matérielle) qui tendent inexorablement à rendre les professionnels de la politique captifs des logiques du champ et de sa clôture sur lui-même⁵¹ ?

La forme garante du fond

Jean-Pierre Esquenazi⁵² a mis en évidence un processus de rupture – qu'il associe à la présidence giscardienne – dans la logique des émissions politiques. Elle réside dans la conception de la nature même des oppositions politiques. Dans un régime de débat dont la remise en cause s'étale sur les années 1970 et le début des années 1980, la diversité des positions politiques se comprend par le fait que partis et candidats défendent des intérêts sociaux divergents. Leurs oppositions sont alors le reflet de clivages sociaux, de conceptions d'un bien commun qui reposent sur des choix différents des intérêts et groupes à valoriser ou contenir. S'y substitue graduellement une vision selon laquelle sur tout enjeu existe une solution techniquement logique, une *one best way*. Le désaccord ne reflète alors plus tant la diversité du social que le fait qu'un des locuteurs soit moins bien informé, plus ignorant, idéologue ou défenseurs d'intérêts forcément corporatistes. Cette évolution des régimes de débat n'est bien entendu pas redevable d'une simple explication en termes de discours. Elle exprime des changements sociaux en profondeur (montée des classes moyennes, éviction des classes populaires de la représentation politique, discrédit de tout ce qui est identifiable aux « marxismes »). En pensant aussi cette nouvelle rupture comme tributaire de changements sociaux et non résultante d'une omnipotence attribuée à l'institution télévisuelle, on soutiendra ici la thèse d'une nouvelle glissement, d'importance comparable. L'essor de l'*infotainment* tend à valoriser comme critères de jugement du personnel politique ceux là mêmes qui définissent dans le jargon des professionnels des médias le « bon client ». Est un bon client qui accepte d'intervenir sur les problèmes que les professionnels des médias définissent comme importants,

51. BOURDIEU, 2000.

52. ESQUENAZI, 1999.

sait le faire brièvement, avec émotion ou humour, en valorisant l'expérience, en évitant les longues tirades et les idées abstraites. Est un bon client l'invité qui a su calibrer une intervention qui anticipe sur les grammaires et codes de l'émission qui l'accueille, sans susciter chez les téléspectateurs le sentiment d'un exercice préparé scolairement, accompli avec effort ou mauvaise grâce.

Un « bon client »

(A. Madelin, *Vivement dimanche*, 8 avril 2001)

Le passage d'Alain Madelin à *Vivement dimanche* peut être tenu pour exemplaire d'une performance réussie. L'appréciation ne préjuge pas des réceptions de sa prestation par diverses catégories de téléspectateurs ou des procédures d'amplification et redéfinition *via* les articles de presse écrite. La « réussite » peut s'objectiver sur trois registres :

Une bonne anticipation du cahier des charges de l'émission.

Reportage enregistré :

Madelin se faisant filmer faisant ses courses sur le marché où il a ses fournisseurs de « bons produits », chinant dans une braderie. Il bricole une lampe avec un pied de géomètre dans son atelier. Drucker : « Vous auriez pu être un artisan, vous êtes un manuel ». Vue du potager qu'il entretient lui-même, de ses classeurs remplis de recettes de cuisine. Hommage rendu par l'équipe technique qu'il a accueillie et invitée à ses talents de cuisinier et à sa cave.

Sur le plateau

Réalisation en direct d'un tour de magie très réussi (faire une seule longue corde, sans nœud visible, à partir de trois cordelettes) accompagné d'un commentaire humoristique sur la manière dont la liste de ses soutiens présidentiels va s'allonger.

Dialogue avec son « maître » J.-P. Coffe qui évoque les graines bio que lui expédie Madelin, son attention pour la survie des « jardins ouvriers ». Madelin donne une recette de « petite salade ».

Invitations de chefs d'entreprises qui sont aussi des personnages positivement connus : l'ex-champion automobile Patrick Tambay, Marcel Campion propriétaire de la Grande Roue de la Concorde. Madelin célèbre la « solidarité naturelle » du milieu forain, Campion le qualifie de « presque forain », de « manuel ».

Séquence de promotion de l'association « Trente millions d'amis ». Madelin, un chien sur les genoux, rend hommage à ceux qui aiment les bêtes, remercie ses parents de lui avoir appris cette relation.

Des désidentificateurs contre les stéréotypes dépréciatifs pour le personnel politique

Evocation du père « ouvrier chez Renault ». Les repas chaleureux partagés avec des forains dans « les petits bistros de Seine-Saint-Denis ».

Une « ascension sociale » et le désir de « renvoyer l'ascenseur ».

« On m'appelle Alain » La carte de visite « ancien ministre » offerte par dérision par ses amis le jour même de sa première nomination au gouvernement, « j'ai toujours pensé que cela ne durerait pas ».

Souligne qu'il n'est pas énarque.

Inscrit au barreau : « Je ne veux pas dépendre de la politique, je veux avoir un métier à moi que je peux reprendre du jour au lendemain. »

« Je crois que mieux vaut réfléchir avant de parler. »

Fidélité à ses champions, jusque dans leurs moments d'échecs électoraux.

Des désidentificateurs plus adaptés à une vulgate anti-libérale

Invitation d'un responsable d'ONG en Afrique noire. Il témoigne de l'attention concrète de Madelin à la solidarité avec l'Afrique.

Un humoriste invité fait état de son appartenance à ATTAC et intègre à son sketch des piques contre les « robots boursiers » libéraux. Madelin « savait qu'il allait se faire mettre en boîte », et se démarque de ces attitudes.

L'insistance sur ses identités « manuel », populaire.

« Une émission de variété c'est pas facile pour moi à faire, car je ne suis pas préparé... »

Au-delà du constat, il faudrait démêler l'écheveau complexe des facteurs sociaux qui ont fait émerger ces nouveaux rites de mise en scène et d'appréciation, à la manière de Louis Pinto éclairant les conditions sociales d'émergence des *fast-thinkers* comme figures de l'intellectuel légitimé par les médias, de la rhétorique propre à ces personnages⁵³. La place dominante actuellement prise par les *talk-shows* comme espace central d'intervention télévisuelle des politiques tend à des effets comparables. La typologie que

53. PINTO, 1994.

Guy Lochard et Jean-Claude Soulages développent dans leur contribution à ce numéro⁵⁴ est à cet égard éclairante, lorsqu'elle insiste en particulier sur « la simple performance discursive des protagonistes, à travers un jeu de rôle cathodique autour du maintien et de la valorisation de la face d'invités très divers ». Le bon politique, au regard des critères de la puissance invitante – critères qu'elle s'emploie à faire reconnaître par le public – est celui qui s'acquitte avec talent d'un pur jeu de rôle : humour et autodérision – dont une des formes est l'invitation rituelle chez Fogiel à « balancer » et brocarder alliés et adversaires, capacité à ne pas se laisser démonter par les provocations, abandon de l'ennuyeuse prétention à proposer des solutions aux malheurs du monde, dévoilement de ses émotions, gages d'adhésion aux références culturelles légitimées par les animateurs. Maîtriser cet équivalent médiatique des figures imposées du patinage artistique n'est pas simplement présenté comme une compétence médiatique, plaisante mais anecdotique, mais comme un gage d'authenticité et de fiabilité. La forme médiatique devient garante du fond civique. Un échange entre Nicolas Sarkozy et Marc-Olivier Fogiel rend visible cette contamination ambiguë :

Marc Olivier Fogiel : « Oui mais là vous ne parlez pas de fond, des dossiers, vous parlez de vous-même. »

Nicolas Sarkozy : « C'est important... le fond et la forme sont liés. On peut pas avoir de bonnes idées mal défendues, ou de bonnes défenses de mauvaises idées... sur le long terme cela ne tient pas. »

Peu importe en l'espèce que le maire de Neuilly adhère à son propre propos. Il est mis en situation de confirmer la vulgate du discours télévisuel, et de soutenir qu'une bonne expression est le gage de bonnes idées... formule probablement fondée si sont de bonnes idées celles qui se font entendre, plus étonnante s'il s'agit de juger de leur valeur politique ou civique, quelque définition qu'on en retienne. Le passage de Patrick Balkany sur le plateau de *Tout le monde en parle* est à cet égard intéressant. Annoncé par une présentation en forme de casier judiciaire, l'invité répondra avec un mélange de bonhomie et d'impudence à toutes les questions qui lui sont posées :

Question d'Ardisson sur l'emploi de personnel communal à son domicile qui l'a fait condamner pénalement.

54. Voir aussi LOCHARD, SOULAGES, 1994.

Patrick Balkany : (c'était) « quand je recevais... pour des investisseurs, des gens dont on avait besoin à Levallois ». (Il n'en tirait aucune satisfaction) « car le samedi je préfère me mettre avec un plateau devant la télé et regarder *Tout le monde en parle* ».

Sur une question relative à des poursuites en cours pour trafic d'influence :

PB : « Nooooo...c'est une très vieille histoire. Dès qu'on parlait d'HLM on mettait tout le monde en examen...alors comme j'étais président d'un des plus gros offices de France. »... « Je ne sais pas qui a fait du trafic, ni de quoi je suis complice. »

TA : « Vous êtes blanc comme neige, alors ? »

PB : « J'ai fait une erreur en effet avec le personnel des collectivités »... « J'aurai dû prendre une délibération. »

Question d'Ardisson sur la machination contre le juge Halphen :

PB : « C'est de la très vieille histoire »... « c'était visiblement une histoire de famille. »

Lorsque la partie entretien se clôt sur la « question qui tue » (« Est-ce que vous pensez que vous aidez la politique » ?), l'invité répond « Je ne cherche pas à aider la politique, je cherche à aider la ville dans laquelle je travaille, à progresser... Moi j'ai fait de la politique pour servir. Je n'avais pas besoin de politique pour gagner de l'argent », l'évocation finale de ses « convictions » lui vaut les applaudissements du public – plus vifs que ceux, mous, qui l'avaient accueilli. Sans même qu'on puisse comparativement attribuer à l'invité une performance exceptionnelle, son aisance lui permet de recueillir un *satisfecit* du public présent dans le studio⁵⁵ qui suggère, pour reprendre la formule précitée du maire de Neuilly que si à la télévision on ne peut réussir « de bonnes défenses de mauvaises idées... », celle des mauvaises pratiques peut, elle, aboutir.

Pour le formuler de façon plus théorique le programme de perception que proposent les *talk-shows* comporte un potentiel d'institutionnalisation de l'*allodoxia*, l'identification entre le « bon client » sympathique et le dirigeant politique fiable ou proche des préoccupations de ceux qu'on dit

55. Si Ardisson parle de « prime à la casserole » c'est que Balkany vient d'être réélu. Mais on ne peut introduire dans les modalités de jugement des participants, qui ne sont pas recrutés à Levallois, une forme de pesée entre les fautes de l'invité et ses compétences éventuelles de maire... les seuls locuteurs qui interviennent dans le studio pour introduire la dimension du local, dénoncent au contraire les pratiques sécuritaires de la municipalité.

« ordinaires » ou « d'en bas ». L'effet fondamental de tels court-circuits logiques est aussi « de se reconnaître dans des opinions qui ne sont pas les leurs », de mobiliser pour juger d'une offre politique ou d'une candidature des schèmes qui peuvent être pertinents pour apprécier le bon voisin ou le collègue sympathique « faute de disposer des principes de perception et d'appréciation proprement politiques⁵⁶ ».

L'évitement du politique

L'allodoxia constituée en mode d'emploi explicite de perception et d'usage du personnel politique constitue plus qu'une dimension anecdotique ou un risque des *talk-shows* évoqués ici. Elle en suggère la logique de base qui est celle d'un contournement, d'un évitement : porter sur le politique un regard non politique, y discerner une activité plus propice à susciter le suspicion que l'espoir ou le désir de s'investir, se ranger au nombre des sages à qui on ne la fait pas avec ces discours politiques.

L'observation n'est pas à entendre comme l'accusation portée contre les animateurs, d'agir systématiquement en entrepreneurs de dépolitisation. Il est fort probable que Michel Drucker, avec la complicité réjouie de ses hôtes, ait le souci de mettre en lumière des dimensions attachantes et valorisantes du personnel politique. Si affleure parfois dans les *talk-shows* nocturnes le plaisir trouble de mettre en difficulté des dirigeants politiques peut-être perçus comme les icônes de croyances révolues, ou comme des *has-been* qu'il est permis d'humilier⁵⁷, l'échantillon analysé ne permet en rien de décrire ces programmes comme des guet-apens organisés pour discréditer le personnel politique. Le comportement des animateurs s'explique plus simplement par toute une série de considérations :

56. BOURDIEU, 1979, p. 536.

57. « Cela vous plaisait, hein » fait remarquer Daniel Cohn-Bendit à Fogiel qui ouvre la conversation sur l'évocation d'un « chouchou des médias »... « en mauvaise posture ». Le dessein de mettre en difficulté est sans doute plus visible dans la manière dont Baffie ironise aux dépens de Michel Rocard, provoque celui-ci à guigner vers le décolleté de sa voisine Axelle Laffont (obtenant de cette dernière un « Michel, arrête de mater mes seins ») avant de le raccompagner hors du plateau en murmurant assez fort pour être audible : « viens ma couille » et en lui promettant les bons conseils pour qu'il puisse enfin « faire Président ». Curieusement, les commentaires (*Le Monde*, 3 avril 2001, Supplément Télévision 8 avril 2001) ont surtout insisté soit sur l'imprudence de l'invité : « avait-il besoin à soixante-dix ans, pour faire la promotion de son dernier livre, de se plier aux facéties du maître des lieux... » ou sur son caractère supposé « égrillard », voire de « vieille bête lubrique à la dérive » (sic).

intériorisation explicite d'un principe de division des tâches avec les journalistes politiques, désir de produire un spectacle distrayant qui réponde aussi aux impératifs d'audience, perception du personnel politique comme une catégorie parmi d'autres d'un monde d'« Olympiens » sans hiérarchie de fonctions ou de dignité. La désacralisation ne saurait s'analyser comme le simple produit d'une stratégie médiatique ou le signe d'une posture irrémédiablement dominée des politiques face aux professionnels de la télévision. Un tel tableau ferait bon marché du pouvoir stratégique que conservent les professionnels de la politique en matière de transposition de leurs hiérarchies et cadrages de l'agenda politique vers l'agenda médiatique. Il oublierait le traitement déférent qui leur reste globalement réservé sur le plateau des journaux télévisés. Il attribuerait surtout au prestige ou à l'insolence des animateurs des évolutions qui doivent plus à des dynamiques sociales externes. Beaucoup viennent du champ politique lui-même, avec la consolidation de son autoréférentialité, l'impuissance avouée et parfois revendiquée de ses acteurs devant les décisions de firmes économiques ou d'entités abstraites (« les marchés ») ou supranationales. D'autres naissent des interactions avec une part des juges d'instruction et des journalistes (d'investigation) à travers la mise en évidence de pratiques de corruption ou d'affranchissement des règles de droit⁵⁸.

L'évitement du politique qui constitue à la fois un dénominateur commun, un schème de perception et une invite objective présente dans tous ces programmes peut prendre trois formes distinctes.

Les effets d'allodoxia ont déjà été soulignés. On pourrait, en empruntant au goût de semblables formules magiques chez les consultants, les condenser dans la formule des 4S. Un professionnel de la politique se doit d'être sympathique, simple, spontané, sincère. L'usage déjà fait du corpus dispense de revenir en détail sur la signification et le détail des formes des qualités ainsi valorisées. L'invité(e) doit savoir susciter la connivence et l'identification, gommer ce qui pourrait par trop suggérer une forme d'extériorité, d'extranéité à l'expérience de ses concitoyens ordinaires, manifester des capacités d'empathie, d'extériorisation de ses affects, ne pas mentir ou abuser de l'écran de fumée d'un langage codé⁵⁹. Mettre l'accent sur ces qualités suggère une manière d'aborder la politique dont on pourrait dire qu'elle n'est même pas

58. Garraud, in GARRAUD, BRIQUET, 2001.

59. ... « C'est un mec honnête, il dit la vérité, c'est la nouvelle façon de faire la politique », salue Ardisson après les réponse de Jean Glavany sur la vache folle.

fausse. Qu'un postulant à des fonctions gouvernementales mente chroniquement et ostensiblement, qu'il révèle une indifférence glaciale ou une distance sociale qui confine à l'incommunicabilité à l'égard du vécu de plus démunis de ses contemporains fournit des indicateurs importants pour l'apprécier. Mais en dépit de cela l'allodoxia ouvre un espace de confusions dont l'expression extrême serait de susciter la sympathie ou le vote pour une personne ou une formation opposée aux valeurs ou intérêts de ses soutiens. C'est qu'à tout ordre de pratique sociale institutionnalisée et autonome, dont la politique, correspondent des catégories d'entendement, des repères cognitifs dont la familiarité ou la sophistication peuvent varier dans des proportions énormes, mais dont la méconnaissance ou le remplacement par des considérations de psychologie, de style de vie, de proximité affective risquent fort d'être périlleuses. On peut l'explicitier par une série de question. Donner l'image de disposer des qualités condensées dans la formule des 4 S, est-ce les avoir ? Est-ce ensuite être à même de leur donner une traduction palpable dans le réseau de contraintes de l'exercice d'une fonction étatique ? En quoi les qualités personnelles d'un professionnel de la politique informent elles sur son programme, sur la nature des intérêts sociaux, le style de société qu'il valorisera ? Sur la faisabilité et le réalisme des engagements souscrits ? On rappellera sur le mode d'une illustration par l'absurde, le cas d'un brasseur d'affaires devenu ministre en 1992 qui, avant de passer par la case prison, avait mis des qualités de « bon client » unanimement saluées à affirmer avec ce qu'il fallait de vibrato ému la nécessité d'« interdire le chômage des jeunes » (sic)...

Sur un second registre, si ces émissions peuvent éclairer la personnalité des acteurs politiques, les faire parler de leur associés et rivaux, il paraît empiriquement assez difficile de leur associer un apport d'information très significatif sur les règles, enjeux, logiques sociales propres à l'univers politique. Même en adoptant des définitions peu exigeantes de notions comme celle de citoyen informé ou *a fortiori* éclairé, ou de maîtrise d'une « idéologie » comme condition pour se repérer dans l'espace politique, la contribution de ces programmes en termes d'*empowerment*, d'apport de ressources aux citoyens, apparaît ténue. Ces programmes tendent davantage à consolider les tendances à l'apathie et à l'indifférence politique mises en lumière sur le cas américain par Nina Eliasoph⁶⁰. Il est difficile d'y trouver des séquences ou des discours qui valorisent l'idée d'un pouvoir individuel ou

60. ELIASOPH, 1999.

collectif des citoyens, sous des formes autres que d'envoyer un chèque à une association ou une cause. Sans s'y identifier, la valorisation du local, des cercles de sociabilité amicale ou festive⁶¹ – bien visible chez Drucker – ne sont pas sans lien avec ce qu'Eliasoph désigne comme assignation à la posture parentale (*compulsory momism*), citoyenneté minimaliste où les seuls engagements légitimes sont ceux par lesquels une mère ou un père s'engage avec la justification de pouvoir raisonnablement espérer peser (donc sur des objets spatialement proches et non planétaires, simples à cerner et non trop techniques). A l'inverse tout investissement sur des enjeux distants ou généraux apparaît comme vain ou illusoire, faute de connaissance des dossiers et des enjeux, de capacité à peser, à approcher les acteurs de la décision.

Nina Eliasoph identifiait au cours de son enquête dans les associations locales américaines une seconde figure d'évitement du politique, celle, plus cynique et ricanante de la distance radicale-chic. Plus politisés, disposant de plus de ressources cognitives, ses tenants sont prompts à pressentir les moins honorables des activités qui se déroulent dans les coulisses de la politique, à souligner les connivences entre professionnels de la politique et dominants sociaux. Mais ils postulent simultanément l'inutilité et l'impuissance forcée de tout engagement, piégé d'avance dans toutes sortes de lois d'airain du statu-quo. En évitant de transformer en similitude ce qui est davantage une analogie invitant au questionnement, on peut relever dans les *talk-shows* du soir la présence de cette distance, radicale chic, au politique, de cette ironie du surplomb ou du dépassement. Parce qu'ils apparaissent, dans les schèmes de classement des animateurs, au nombre des rares professionnels associables aux catégories du nouveau, les passages d'élus verts sont à cet égard un bon analyseur. Tout en exprimant une sympathie pour les débats ouverts par les verts, Baffie interrompt Yves Contassot qui évoque les négociations en vue des législatives avec le PS par une interpellation en forme de chronique d'une déception annoncée : « C'est cela qu'est très casse-couille. On attend les verts comme une bouée de sauvetage et quant ils sont là ils font de la politique politicienne comme les autres ». Stéphane Blakowski, dont la fonction est chez Fogiel, de faire depuis les coulisses une sorte de métacommentaire à chaud sur les échanges, ironise pour sa part sur ce qui lui apparaît comme la modération, voire les reniements du soixante-huitard Cohn-Bendit dans ses réponses. Après avoir avoué les « complexes » que lui avait inspiré la « génération 68 ». Il note que l'invité « ce soir... a tout renié d'un coup, nous a

61. Mais rarement – l'émission de Bové y fait exception – des solidarités propres au milieu de travail.

fait comprendre que c'était comme sa crise d'adolescence » ... « le pavé dans le CRS c'était pas très malin ». Cohn-Bendit ne dit qu'« un peu de mal des politiciens... il n'a pas voulu chanter l'Internationale... Il dit que l'alcool tue ». Une conclusion radicale-chic s'impose donc, flûte en cristal à la main : « ... J'ai l'impression avec ma petite coupe de Champagne d'être plus révolutionnaire que Daniel Cohn-Bendit... ».

La double polarité d'évitement du politique identifiée par Eliasoph peut inspirer des rapprochements. Pour le public plus jeune, plus scolarisé des *talk-shows* nocturnes, un registre plus branché-cynique, le discours de ceux, revenus de tout sans avoir jamais bougé, à qui on ne la fait pas, qui repèrent le coup médiatique sous le franc-parler, ne se laissent pas intimider par les puissants, qui invitent les non-conformistes. Dans le cas de *Vivement dimanche*, un registre qui ne comporte pas cette composante de suspicion ou de surplomb, mais propose à un public plus populaire, plus âgé aussi, un cadrage de la politique d'où il ressort qu'elle n'est vraiment intéressante qu'en remplaçant des discours par des individus, que les bonnes communautés imaginées qu'elle peut susciter relèvent de goûts et loisirs partagés, d'enjeux insusceptibles de susciter des désaccords de principe (développement, santé publique).

En ôtant à la notion toute connotation normative pour n'en retenir que l'idée de compétence dans sa polyphonie (connaissances, disposition, légitimité à agir) ces deux types d'émissions fonctionnent à l'inverse d'une entreprise de politisation. S'ils n'inventent ni ne produisent des dispositions à l'évitement du politique, dont on a suggéré la diversité des origines, et dont il faudrait souligner aussi la diversité des formes et des motivations⁶², ces programmes entretiennent et banalisent des postures dépolitisées. Cela n'exclut en rien qu'ils puissent distraire, jusqu'aux sociologues grincheux qui les analysent. Mais que le premier espace d'invitation et d'expression du personnel politique à la télévision fonctionne comme si la parole politique et la posture de citoyen étaient de vieilles histoires soporifiques vaut réflexion. Le remplacement du citoyen par le téléspectateur consommateur de programme est-il ce qu'on nommait hier une « modernisation politique⁶³ » ?

62. Gaxie in BRIQUET, GARRAUD, 2001.

63. Pour une version pamphlétaire et décourageante de telles questions voir CHATELET, 1998.

REFERENCES

- BONNY Y., NEVEU E., DE QUEIROZ J.-M., (sou la direction de) (2003), *Norbert Elias et la question de la civilisation*, Rennes, PUR, Le sens social.
- BOURDIEU P., (1979), *La distinction*, Paris, Minuit.
- BOURDIEU P., (2000) *Propos sur le champ politique*, Lyon, PUL.
- BRIQUET J.-L., GARRAUD P., (sous la direction de) (2001), *Juger la politique*, Rennes, PUR.
- BRUNSDON C., MORLEY D. (1999), *The Nationwide Studies*, Londres, Routledge.
- CHATELET G. (1998), *Vivre et penser comme des porcs*, Paris, Exils.
- DOSSIERS de L'AUDIOVISUEL (2002), « Télévision, politique et élections », n° 102.
- DURKHEIM E., (1975) [1907], « Cours sur les origines de la vie religieuse » in *Textes*, Tome 2, Paris, Minuit.
- ELIAS N. (1991), *La société des individus*, Paris, Fayard.
- ELIASOPH N. (1999), *Avoiding Politics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ESQUENAZI J.-P., (1999), *Télévision et démocratie*, Paris, PUF.
- GOFFMAN E. (1975) [1^o Ed 1963], *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
- GUYONVARCH M. (2002), *Vivement dimanche : une nouvelle arène politique*, Mémoire maîtrise, faculté de droit de Rennes, photocopie, 68 pages.
- LE DIBERDER A., COSTE-CERDAN N. (1988), *Briser les chaînes. Introduction à l'après-télévision*, Paris, La Découverte.
- LE FOULGOC A. (2002), *Le divertissement politique ou l'infotainment à la télévision française*, DEA Infocom, Paris X, 155 pages.
- LE GRIGNOU B. NEVEU E. (1993), « Intimités publiques: les dynamiques de la politique à la télévision », *Revue française de science politique*, n° 6, p. 940-969.
- LE ROUX P. (1993) « Sept sur Sept ou la célébration répétée d'une admiration mutuelle », *Politix*, n° 23, p. 113-124.
- LIVINGSTONE S., LUNDT P. (1994), *Talk on Television*, Londres, Routledge.
- LOCHARD G., SOULAGES J.C., (1994), « Les imaginaires de la parole télévisuelle. Permanences ; glissements et conflits », *Réseaux*, n° 63, p. 13-38.
- LOCHARD G., SOULAGES J.C. (2003), « La parole politique à la télévision : du logos à l'ethos », *Réseaux*, n° 118, p. 64-94.

- MANIN B. (1995), *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Calmann-Lévy.
- NEVEU E. (1995), « Les impasses du spectacle politique », *Hermès*, n° 17, p. 145-162
- NEVEU E. (1997), « Des questions “jamais entendues”. Crise et renouvellement du journalisme politique à la télévision », *Politix*, n° 37, p. 25-56.
- NEVEU E. (2000), « De quelques effets des processus de médiatisation sur les démocraties contemporaines », *Réseaux*, n° 100, p. 107-136.
- NEVEU E. (2001), Une crise de la parole politique à la télévision. Echos d'un débat anglophone, *Mots*, n° 67 p. 8-27.
- PHILO G. (1990), *Seeing and Believing. The Influence of Television*, Londres, Routledge.
- PINTO L. (1994), « Le journalisme philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 101-102, p. 25-38.
- SCHNEIDERMAN D. (1989), *Où sont les caméras ? Traité de la gloire médiatique*, Paris, Belfont.
- SINCLAIR A. (2002), *Caméra Subjective*, Paris, Grasset.
- WOUTERS C. (1986), « Formalization and Informalisation: Changing tension balances in civilizing processes », *Theory, Culture and Society*, vol. 3 (2), p. 1-21.
- WOUTERS C. (1992), “On status competition and emotion management : the study of emotions as a new field”, *Theory, Culture & Society*, 9 (1), p. 229-252.